

Kyloušek, Petr

Généralités

In: Kyloušek, Petr. *Classicisme et Âge des lumières : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 80-83

ISBN 978-80-210-7003-5; ISBN 978-80-210-7006-6 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/131025>

Access Date: 19. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Âge des Lumières

Généralités

Société

Le 18^e siècle apporte, progressivement, une transformation en profondeur de la société française. L'évolution économique et sociale est secondée par l'évolution de la pensée et de la sensibilité: les deux finissent par se heurter à la rigidité du système politique qui s'écroulera sous le coup fatal de la Révolution de 1789. L'érosion frappe le pouvoir monarchique tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Si la France garde toujours encore la position hégémonique de la grande puissance européenne, position acquise sous Louis XIII et Louis XIV, celle-ci est de plus en plus concurrencée par les nouvelles puissances – l'Angleterre et la Prusse. La guerre de succession d'Autriche se conclut, à Aix-la-Chapelle, par une paix décevante (1748), le traité de Paris (1763), au terme de la guerre de sept ans, signifie la perte de l'Inde et de la Nouvelle-France (*grosso modo* le Canada et la Louisiane actuels) au profit de l'Angleterre. Le soutien accordé aux insurgés américains et le traité de Versailles (1783) rétablissent le prestige de la France, mais non celui du pouvoir royal de plus en plus confronté aux idées constitutionnelles et républicaines. Louis XV s'engage trop tard dans la voie des réformes qu'il n'arrive pas à imposer face à l'opposition des privilégiés (noblesse d'épée et de robe, haut clergé).

Pays riche en ressources naturelles et humaines, épargné par les conflits armés qui, au 18^e siècle, se déroulent pour la plupart hors de ses frontières, la France connaît un essor rapide. La situation financière catastrophique de la fin du règne de Louis XIV est rétablie sous la Régence (1715–1724). La bourgeoisie s'enrichit rapidement, surtout par le négoce. Le grand commerce maritime, notamment le commerce triangulaire (Afrique-Amérique-Europe), est en plein essor: à Marseille, le trafic passe de 20 à 75 millions de livres entre 1728 et 1746, les exportations françaises triplent entre 1720 et 1780. Le commerce stimule la production qui s'accroît au même rythme que l'économie anglaise. La force de la bourgeoisie montante change le paysage social et politique, transforme les mentalités, introduit les nouveaux modèles culturels.

Nouveaux « lieux publics »

La cour royale cesse de constituer le centre de gravité de la culture et la source de l'opinion. Elle n'a plus prise sur le mouvement des idées qui se fait, désormais, contre elle. La culture se déplace vers la ville, dans les **salons**, **cafés** et **clubs** dominés par les nouvelles élites liées à la haute bourgeoisie, à l'administration royale, aux professions libérales et à la noblesse réformatrice.

Parmi les **salons** les plus prestigieux, il faut mentionner celui de la **duchesse du Maine** à **Sceaux** (1700–1753; fréquenté par Fontenelle et La Motte), celui de **Mme de Lambert**

(1710–1733; Fontenelle, La Motte, Fénelon, Montesquieu, Marivaux, d'Argenson), de **Mme de Tencin** (1726–1749; Marmontel, Helvétius, abbé Prévost, Piron), de **Mme du Deffand** (1740–1780; Fontenelle, Marivaux, Montesquieu, encyclopédistes), de **Mme de Geoffrin** (1749–1777; Marivaux, Marmontel, Grimm, d'Holbach, encyclopédistes), de **Mlle de Lespinasse** (1764–1776; d'Alembert, Condillac, Marmontel, Condorcet, Turgot).

Les **cafés** et les **clubs**, reflet de la mode anglaise, sont les nouveaux lieux culturels – non plus privés, mais **publics** ou **mi-publics**: **café de la Régence**, **café Procope** (Fontenelle, Voltaire, Diderot, Marmontel), **café Gradot**, **café Laurent**, **club de l'Entresol** (1720–1731; Montesquieu, abbé de Saint-Pierre).

Sensibilité

L'évolution des **mentalités** et le **climat moral** enregistrent, à la mort de Louis XIV, une vive réaction contre le rigorisme pessimiste qui caractérisait la fin du règne. La Régence de Philippe d'Orléans détend la situation. La remise en marche de l'économie et l'assainissement des finances publiques s'accompagnent des spéculations liées aux expériences du banquier écossais John Law. Les changements rapides de fortunes, la ruine des uns, l'enrichissement des autres ajoutent à la confusion sociale et au brassage des élites. D'un côté la société semble retrouver le goût du bonheur: la voie s'ouvre à l'optimisme, à l'épicurisme, à la félicité, au bien-être assuré par tous les raffinements de la richesse et de la civilisation. D'autre part, le libertinage quitte le terrain de la libre pensée pour caractériser la licence des mœurs, souvent teintée de cynisme. La frivolité est de bon ton au même titre que l'ironie et l'esprit, affichés même au sujet des affaires graves. La réaction intervient autour de 1750, corroborée par les avertissements que Jean-Jacques Rousseau lance dans ses *Discours sur les sciences et les arts* (1750) et *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1753). Rousseau qui oppose à la civilisation corrompue l'idéal de l'homme naturel exerce une influence considérable. Le goût de la vie simple, proche de la nature et de la vertu innée, est lié à une morale de l'émotion, celle du préromantisme et du romantisme. Les valeurs du cœur s'opposent à celles de la raison, non sans ambiguïtés toutefois, car on tend à confondre l'attendrissement avec la vertu et les bons sentiments avec les bonnes actions. Le côté rationnel et le côté sentimental marquent également les diverses attitudes déistes en matière de religion. La fin de la période voit se côtoyer les deux positions morales: l'optimisme épicurien qui peut aller jusqu'au cynisme raffiné (cf. Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*) et la morale naturelle placée sous l'égide de la nouvelle vertu préromantique.

Raison

Un des aspects de l'état d'esprit du 18^e siècle est la **passion des idées**, soutenue par la **confiance dans la raison humaine** et la **foi optimiste dans le progrès**. La rationalité, héritée, par-delà le cartésianisme, de la Renaissance et nourrie, à l'exemple de Descartes, du doute systématique, se tourne vers le domaine que le siècle précédent avait à peine osé

entamer: la théologie et la religion. Le **nouvel humanisme** qui en découle trouve sa nouvelle expression dans les idées de **tolérance** et de **libertés** fondamentales liées plus tard au concept de citoyen. On évite, généralement, les spéculations métaphysiques. La raison vise le **savoir « pratique »**: l'histoire, l'histoire naturelle, les sciences expérimentales, les sciences sociales, l'économie, les mathématiques, la technique. Le *comment* devient aussi important que le *pourquoi*. Ce savoir pratique est divulgué et on veille à la popularisation, tâche où la littérature assume un grand rôle. *L'Encyclopédie*, destinée à diffuser les lumières en est un des aboutissements. Des sciences à la littérature, l'échange est ininterrompu. La **littérature devient** en partie **militante**, elle fait partie du combat d'idées.

Cosmopolitisme

La conviction que la raison représente un instrument d'investigation universel est liée au **cosmopolitisme** soutenu par la **suprématie culturelle** de la France et du français. Les intellectuels français qui sont accueillis dans les cours européennes (Voltaire invité par Frédéric II, Diderot par la tsarine Catherine II), se considèrent comme **citoyens du monde**. Le cosmopolitisme se traduit aussi par l'ouverture face aux influences étrangères: anglaises (Locke, Shakespeare, Pope, Richardson, Swift, Sterne), allemandes (Goethe), italiennes (Pergolèse).

Rationalisme et sensibilité préromantique

La face rationaliste du siècle ne saurait cacher le courant émotionnel qui s'affirme en force dès les années 1750–1760. Les deux souvent coexistent: les raisonnements de Rousseau et de Diderot tireront leur efficacité de la charge émotionnelle qui les accompagne. La profondeur des sentiments, les élans irrationnels, voire inconscients sont liés à la nouvelle sensibilité préromantique qui contribuera, également, aux transformations des valeurs esthétiques.

Esthétique

Le 18^e siècle continue sur la lancée de l'esthétique traditionaliste du classicisme, du moins dans la mesure où les auteurs ne cherchent pas à nier les principes du goût classique, la hiérarchie des genres, les règles dramatiques, etc. Cependant les nouveaux objectifs de la littérature débouchent sur la transformation de certains genres et sur la constitution des genres nouveaux: comédie larmoyante, drame bourgeois, critique d'art (*Salons* de peinture et critiques de Diderot), critique musicale.

La préférence accordée à la prose résulte en partie de la conception rationaliste qui ne voit, en poésie, que la manière de « mieux dire » – en vers. Le rationalisme – en prose et en poésie – produit la nécessité d'un **nouveau lyrisme**. Le partage précédent entre le lyrique et le non-lyrique qui avait coïncidé avec les critères formels « vers – non-vers » n'est plus fonctionnel. Le nouveau concept du lyrisme surgit indépendamment des critères formels en devenant compatible avec la prose. L'émotionnalité du préromantisme se précise comme

la recherche d'un ailleurs individuel, un secret profond du cœur. La voie est ouverte à la prose poétique de Jean-Jacques Rousseau et, plus tard, au poème en prose de la période romantique (Aloysius Bertrand, Maurice de Guérin, Charles Baudelaire).

La prose, moins contrainte par les règles de la poésie du classicisme, trouve ses nouveaux modes d'expression notamment dans le domaine romanesque: roman épistolaire (Rousseau, Choderlos de Laclos), roman-dialogue (Diderot), roman pédagogique et de l'éducation sentimentale (Rousseau, Marivaux), roman de mœurs (Marivaux, Restif de la Bretonne), roman ou conte philosophique (Voltaire, Diderot, Sade), roman d'anticipation (Mercier).